

TI T'APPELLES AÏCHA, PAS JOUZIFINE !

Cet ouvrage a été intégré dans le programme  
***Écrivains en classe*** de la Communauté française Wallonie-Bruxelles

Sur **YouTube** (cherchez “*Ti t’appelles Aïcha*”),  
vous trouverez:

- l’interview de l’auteure sur Al Jazeera et Télé-Bruxelles,
- le débat organisé à la Foire du livre de Bruxelles en 2008,
- les commentaires lors de l’émission 50 d° Nord sur Arte-Belgique

Éditions Clepsydre  
Rue Al’ Gaille, 9 – 1400 Nivelles  
Tél. +32 (0) 67 21 14 66  
[www.clepsydre.be](http://www.clepsydre.be)

© 2008 Éditions Clepsydre  
Dépôt légal : 02/2008 – N° D/2008/8166/2  
ISBN 978-2-9303-0416-8

Paru en allemand sous le titre « Mimi und Aïcha » (© 2009 Verlag Donata Kinzelbach) et en néerlandais sous le titre « Twee meisjes » (© 2011 Beefcake Publishing).

**Mina Oualdhadj**

**Ti t'appelles Aïcha,  
pas Jouzifine !**



À mes enfants,  
Brahim, Yassin et Yasmina

## Remerciements

Ce livre, qui n'était qu'un projet d'écriture, un loisir ou un exutoire, n'aurait pas vu le jour sans les encouragements ou la présence de certains, que je tiens tout particulièrement à remercier par ordre d'apparition dans ma vie.

Ma mère, qui m'a transmis la patience et le courage au féminin.

Mon père, ce poète qui ne sait ni lire ni écrire et qui, sans le savoir, m'a transmis le goût de la lecture et de l'écriture.

Ma grande sœur, Malika, qui m'a inspiré, entre autres, l'anecdote des allocutions familiales qui « suffisent à peine à... ».

Mon frère Mohamed, pour son message après avoir lu mes premiers écrits : « Si tu arrêtes d'écrire, je te tue ! » Il ne serait jamais passé à l'acte, lui l'homme le plus sensible que je connaisse !

Mon frère Mustapha, qui m'a inspiré le passage sur la police.

Ma sœur Housnia, qui a raison de penser qu'il n'est jamais trop tard pour reprendre des études.

Mon petit frère Nordin, qui perpétue à sa manière la tradition orale de notre père, en faisant du rap.

Mes nièces Nora, Salima et Farah, pour le charme de leur jeunesse et leur langage déroutant : « C'est mortel, Tantine, tu déchires ! »

Ali, qui m'a réconciliée avec les hommes et à qui je dois mes plus beaux souvenirs romantiques ainsi que mes trois trésors (mes fils et ma fille).

Anwar, ce Belge d'origine immigrée, parfaitement intégré, et qui a décidé d'émigrer dans l'autre sens. Dans son Maroc natal, le chocolat belge lui manque. Tant pis pour lui, il a le soleil... Les deux sont incompatibles : l'un fait fondre l'autre.

Malika S., ma complice de toujours, ma muse, celle à qui je dois mes plus beaux fous rires.

Faruk, qui m'a inspiré l'épisode des cheveux brûlés. Merci pour son éclairage belgo-kurdo-turc.

Ma belle-sœur Fatiha, qui m'a inspiré l'épisode du père qui ne reconnaît pas sa fille.

Ma belle-sœur Fadoua, dont les larmes, à la lecture d'un extrait, m'ont touchée.

Nicole, l'une de mes premières lectrices, qui est de la génération de ma mère et qui s'est reconnue dans ce que j'écrivais alors que je la croyais à mille lieues de mon propos.

Jennifer, une lectrice attentive qui m'a inspiré l'épisode du pain marocain. Cette Belgo-Irlandaise mangeait des tartines à la banane sous le regard ahuri de ses copines belgo-belges. Merci pour ses commentaires de psychologue.

Michel Cordier, pour son tout premier message qui m'a donné des ailes et l'envie de me faire publier : « Très bien, votre texte, perfectible mais très bien... » Merci à toute l'équipe des Éditions Clepsydre pour ses conseils et le soin apporté à la relecture finale.

Sam Touzani, Chemsî Chéref-Khan, Dolores Oscari et Fatoumata Sidibé pour leur enthousiasme et leurs critiques constructives.

Et enfin Polly, pour sa contribution à la réalisation de la couverture.

Mille et une excuses à celles et ceux que j'aurais oublié de citer.



## Préface

Entre les doigts de Mina coule toute l'humanité. Avec ses paradoxes, ses peines tracées par les difficultés de l'exil, ses souffrances d'enfant et finalement sa résilience.

L'auteure nous offre pourtant la distance nécessaire, une bonne dose d'humour ainsi qu'une intelligence du cœur et de l'esprit, qui nous permettent d'accepter ce miroir de l'autre qu'elle nous tend au fil des pages. Réflexion faite, elle conclut avec amour et tremblement vers la voie de la réconciliation et du partage, abandonnant la discorde et la peur au reflet déformé des souvenirs.

Combat de femmes lucides, combat de toutes les femmes que celui d'Aïcha et de Mimi : la lutte n'est toujours pas arrivée à son terme.

On revient revigoré de ce voyage, de ce regard croisé, de ce regard croisant entre Orient et Occident, entre licite et illicite, entre colère

et pardon, « entre eux et nous » ; enfin et surtout entre deux femmes dont la préoccupation première n'est pas de rechercher le bonheur mais tout simplement d'éviter le pire.

Mina Oualldhadj vit à Bruxelles depuis l'âge de onze ans. Après avoir décroché un Master en langue et littérature françaises, elle devient médiatrice scolaire et coordinatrice de projets socio-culturels dans des quartiers dits « sensibles ». Depuis 2001, elle travaille dans le secteur de la petite enfance, avec la passion qui l'anime toujours lorsque l'humain est en jeu.

Sam Touzani

## « Tu vis comme un *zoufri* »

Je m'appelle Tamimount, Mimi pour les intimes. En berbère, mon prénom signifie « celle qui a de la chance ». C'était, d'entrée, une mauvaise plaisanterie de mes parents car, la chance, je ne l'ai guère rencontrée. Qui plus est, il s'agit d'un prénom d'un autre siècle. Aujourd'hui, en France, qui oserait appeler sa fille Gertrude ou Cunégonde ? Pourquoi ne pas m'avoir appelée Fatima ? En voilà un prénom passe-partout ! Il est vrai qu'il ne fait pas trop berbère... Je me suis souvent demandé à qui je devais mon prénom : mon père ou ma mère ? Et pourquoi celui-là, justement ? Pas la peine de chercher midi à quatorze heures, c'est probablement le choix du père influencé par un proche.

Mes chers parents, ils auront réussi à me contrarier dès la naissance ! Là, j'exagère un peu car c'est bien plus tard que j'apprendrai la signification de ce prénom et prendrai conscience de son côté démodé. C'est bien simple : enfant, j'étais la seule à porter un tel prénom.

Voici quelques jours, trente-sept ans après ma naissance, en visite chez ces mêmes parents, je leur ai hurlé ma colère et mon désespoir. Ils m'avaient mise dans un tel état d'énervement que les réactions ne se sont pas fait attendre : « Mais t'as péte un câble, ma fille ! », me lance ma jeune sœur de vingt-trois ans. « Ce n'est pas possible de se mettre dans des états pareils ! » Elle n'a pas grand-chose à reprocher à nos parents, elle. Elle les a connus vieillissants et plutôt conciliants. Elle porte le beau prénom de Malika, qui signifie « reine ». Elle sort, voyage seule ou avec des amis, vit une jeunesse que je n'aurais jamais pu imaginer à son âge, pas même en rêve ! Moi, j'ai servi à mes parents de brouillon, en matière d'éducation. Et un brouillon n'est-il pas destiné à être jeté ? « J'ai toujours dit que cette fille avait été ensorcelée », rétorque ma mère. « Il faudra absolument faire appel à un *fqih* pour exorciser le mal qui est en elle. »

Depuis que mon père a pris sa retraite, mes parents vivent entre la Belgique, mon pays de naissance, et le Maroc, mon pays d'origine. Ils reviennent parfois nous voir, nous, leurs enfants qui ne sommes plus des enfants, ou tout simplement pour vérifier que la maison familiale tient toujours debout. Elle est bien là, cette maison où je ne vis plus depuis une dizaine d'années, ce lieu chargé de souvenirs pas toujours des plus agréables.

Lorsque mes parents sont au Maroc, je me dois de leur donner un coup de fil de temps en temps, sinon gare aux reproches !... Et quand ils séjournent en Belgique, je n'ai pas le choix : une visite s'impose. C'est pour moi une corvée que j'essaie toujours de reporter à plus tard. Chaque fois, même scénario : je prends ma voiture, respire un grand coup et, à mi-chemin, bifurque pour me retrouver chez mon amie Aïcha, la seule amitié stable que j'aie pu préserver – avec les années, je deviens difficile à vivre. À moins que je ne l'aie toujours été ? Je suis du genre à me tenir sur la défensive. Je

peux être d'une lucidité effrayante sur mes défauts : égoïste, calculatrice, méfiante, maligne, vindicative, susceptible, un peu trop près de mes sous... Mais ce n'est jamais ma faute, c'est celle des autres – mes parents qui m'ont faite comme je suis, mes frères et sœurs trop nombreux qui ont bouffé mon espace vital, une société trop machiste à mon goût... Aïcha est l'une des rares qui me connaisse bien ; elle comprend mon angoisse d'affronter mes parents même si, depuis qu'elle est devenue maman, elle entretient un rapport différent avec les siens. Ce qui a pour fâcheuse conséquence qu'elle trouve toujours des excuses à leurs « dysfonctionnements ». C'est chez elle que j'essaie d'oublier mes coups de cafard. Je m'y sens bien, jusqu'à ce qu'elle me pose la question fatidique :

– Comment vont tes parents ?

– Bien, je suppose.

– Tu supposes ? Tu n'es pas encore allée les voir ?

– Non.

– Mais ça fait une semaine qu'ils sont arrivés !

– Et alors, pourquoi je serais obligée d'aller les voir ?

– Tu n'es pas obligée, mais je te connais, tu vas culpabiliser...

– C'est vrai, quoi que je fasse, je suis coincée. Je ne leur souhaite que du bien, mais moins je les vois, mieux je me porte. Et pourtant, quand je ne les vois pas pendant des mois, je culpabilise. La culpabilité, ils me l'ont bien enfoncée dans le crâne, au point que ça me donne des migraines.

– C'est si pénible de leur rendre visite ?

– Tu sais bien, c'est toujours la même histoire ! Tu veux que je te joue la scène ? On va dire que toi, tu es moi et moi je suis ton père, enfin mon père... Bref, tu me comprends ?

Aïcha me trouve des dons de comédienne et se prête volontiers au jeu. Elle commence par se regarder dans le miroir, fait mine d'enlever l'excès de maquillage, vérifie que ses cheveux ne sont pas en « pétard », qu'elle porte

une tenue décente, et s'approche de moi qui joue le père imperturbable, sourcils froncés et bras croisés. Elle fait mine de m'embrasser, quand je l'interromps.

– Dans quel film tu as vu que j'embrasse mon géniteur sur la joue ?

– Pardon ! Je t'embrasse la tête ou la main ?

– À ton avis ?

– Je n'en sais rien ! On a beau se connaître depuis des années, il y a des choses qui m'échappent !

– Tu te mets presque à genoux et, en entrant, tu n'oublies pas de dire « *Salam aleikoum* ».

Prenant la casquette de mon père, ou plutôt sa calotte de *badj*, j'entre en scène.

– Alors, tu vis toujours comme un *zoufri* ?

*Zoufri* est un terme péjoratif qui désigne un célibataire. Il vient du français « les ouvriers », qui se dit en wallon « les zouvrîs », déformé par les premiers immigrés maghrébins en *zoufri*. Mais il poursuit :

– Tu sais encore où se trouve la *qibla* ?



La *qibla* est la direction de La Mecque vers laquelle prie le musulman. Le rire d'Aïcha interrompt mon imitation.

– Mais ce n'est pas marrant !

– Excuse-moi ! Tu devrais voir tes mimiques et entendre ton accent !

– Tu te rends compte de mon état de fatigue ? Je n'en peux plus, de leurs reproches. Je ne supporte plus les larmes de ma mère qui ne sont là que pour me culpabiliser de ne pas être la fille souhaitée. Il faut qu'ils se fassent une raison, qu'ils me lâchent, je n'ai plus quinze ans ! Je n'en ai pas vingt ni trente, j'en ai presque quarante !

– Tout juste trente-sept aujourd'hui ! Je ne savais pas si je devais te souhaiter un bon anniversaire...

– Pas la peine de me rappeler que j'ai encore vieilli d'un an !

– Mais regarde-toi, avec ton jeans taille basse exhibant de belles fesses, ton pull-over moulant qui met en valeur ta jolie poitrine, ta taille de guêpe, tes bottes à la « *Pretty woman* »,

tes cheveux coupés courts avec des mèches blondes, tes yeux en amande, tes traits fins. Tu es une ravissante petite femme à qui on donnerait au maximum vingt-cinq ans. T'es toujours « dans le coup », comme on dit !

– T'as besoin d'argent ?

– Quoi ?

– Pourquoi tous ces compliments ?

– Il n'est pas encore né, celui qui arriverait à te soutirer le moindre franc, toi dont les ancêtres doivent sûrement avoir du sang écossais ! Je suis sincère et je voulais te dire ce que tes parents ne t'ont jamais dit : tu es une jolie femme ! Et que tu sois plus petite que la moyenne n'est pas sans solution : les chaussures à talons ne sont pas faites pour les chiens.

– Tu vois, j'ai tellement peu l'habitude qu'on me valorise que j'étais déjà prête à me battre. Mais sérieusement, mon utérus a quand même trente-sept ans et, à quarante ans, on est foutues, nous les femmes.

– Merci pour moi !

– Mais toi, tu peux les porter fièrement, tes quarante ans. Tu as une famille, des enfants !

– C'est donc ton horloge biologique qui te torture ?

– Évidemment ! Je l'aurai quand, ce même ? Il crèche où, cet enfoiré de futur mari, ce foutu... Je veux dire « futur père » de mon futur enfant ?

– Tout peut arriver très vite, il ne faut pas désespérer.

– Tu paries combien que mes parents, qui n'ont jamais fêté aucun de mes anniversaires, « tradition pas de chez nous », vont se faire un plaisir de me rappeler mon grand âge ?

Deux jours plus tard, je franchis en tremblant le seuil de la maison paternelle.

Dans le couloir, mes narines frémissent, elles redécouvrent l'odeur de l'encens, des épices, la cuisine de mon enfance. Jusque-là, tout va bien. La pièce où ma mère a préparé tant de délicieux plats a changé ; elle s'est modernisée : mon père lui a enfin offert sa cuisine

hors de prix, celle des catalogues. Allez savoir pourquoi, la cuisine est l'endroit le plus important chez nous, c'est là que les femmes passent les quatre-vingts pour cent de leur temps à préparer tajines, couscous, galettes de pain, crêpes marocaines, cornes de gazelle et autres gâteaux sucrés. Les plats tout préparés, à réchauffer au four à micro-ondes, n'ont jamais pénétré chez mes parents. Dans sa cuisine, ma mère était la reine. Gare aux mâles qui auraient osé y mettre les pieds. Par contre, la présence des filles y était conseillée – et c'est un euphémisme. Le problème est que les filles n'étaient pas intéressées. Quant aux garçons, on les avait lobotomisés. Vous vous imaginez un homme qui ne sait pas comment fonctionne une machine à laver et qui n'est même pas capable de cuire un œuf ? Il est arrivé que ma mère, suite à une violente altercation avec mon père, décrète une ou plusieurs journées de grève. Grève sauvage, bien sûr, puisqu'elle ne prévenait personne. Elle se réveillait le matin et nous toisait avec un sourire sadique. On comprenait tout de suite. Le petit

déjeuner n'était pas préparé. Elle ne parlait ni ne criait plus. Cela nous reposait. Elle ne nettoyait plus. Ce n'était pas trop grave. Elle ne cuisinait plus. Ça, ce l'était. Une mère indigne qui affamait sa famille ! Mon père menaçait d'épouser une seconde femme et elle lui répondait que cela lui ferait des vacances. Heureusement, il cédait ; tout rentrait dans l'ordre et nous autres, tubes digestifs, ne criions plus famine.

Je salue ma mère en lui embrassant la tête. On ne m'a pas habituée aux accolades et embrassades. Embrasser la tête ou la main d'un proche est une marque de respect qui permet également de mettre de la distance. J'arrive dans deux pièces en enfilade, deux rectangles bordés de fauteuils marocains, sortes de demimatelas posés sur des cadres en bois gravés d'arabesques et recouverts d'un morceau de tissu en imitation velours ornés de grosses fleurs imprimées. Un peu trop kitsch à mon goût, et moins « classe » que ce que l'on trouve chez les artisans au Maroc. Le travail du bois y

est plus fin. Deux tables basses sont disposées au centre de chacune des pièces. Au mur, les tableaux accrochés sont des calligraphies représentant des versets du Coran. La pièce du fond est réservée au patriarche. Mon père y est assis face à la télévision – qui fait tache dans le décor. Il tient la télécommande en main – c’est toujours lui qui a le pouvoir. L’antenne parabolique qu’il a installée sur le toit lui permet de voyager du Maroc au Qatar, du Liban à la Tunisie, de l’Iran à l’Irak. Bref, de Bruxelles, il fait le tour du monde arabe.

Je m’approche de lui et lui embrasse la main en signe de respect. Ma mère nous a rejoints. Je leur souhaite la bienvenue mais ne leur demande pas comment ils vont, pour éviter les plaintes et les reproches.

Mes frères sont absents, on leur a appris dès l’adolescence à ne pas traîner à la maison : les filles à l’intérieur, les garçons dehors. C’est ainsi qu’on règle le problème de la promiscuité. J’observe mes quatre sœurs – elles ont entre dix-huit et trente-cinq ans. Ce sont de belles jeunes

filles avec qui j'ai très peu de contacts. C'est une palette de femmes : il y a la cadette, la plus douce d'entre nous, une charmeuse, la femme farouche, la femme sportive, l'éternelle étudiante. Elles ont toutes un point commun : un sacré caractère.

Même si je n'ai rien demandé, très vite après le verre de thé, les plaintes et reproches ne tardent pas à poindre. C'est ma mère qui lance les offensives : « Tu n'as plus rien sur la tête. Pourquoi te coupes-tu les cheveux si courts ? Tu veux ressembler à un garçon ? C'est quoi, ces cheveux jaunes, tu as honte de tes origines ? » Ma mère me scrute et hoche la tête d'un air désespéré. Je souris et attends la suite. Mon père s'y met à son tour, en s'adressant à ses vieilles filles : « Vous comptez vivre sous mon toit pendant combien de temps ? À quel âge vous déciderez-vous à vous marier et à fonder un foyer ? Quand aucun homme ne voudra plus de vous ? » Il se tourne vers la plus âgée, moi, et me lance :

– Même à mon âge, je ne voudrais pas d'une femme aussi vieille que toi !

– Je ne vis pas sous ton toit, moi. En quoi suis-je une charge ?

– Mais tu vis comme un *zoufri*. Au lieu de jeter ton argent par les fenêtres en payant un loyer, tu ferais mieux de vivre ici en attendant un mari. Une fille bien ne vit pas seule. Qu'est-ce que tu gagnes à vivre seule ?

Mes sœurs ne bronchent pas. Elles jouent la carte du « ce n'est qu'un mauvais moment à passer, laissons les vieux radoter, ils repartent bientôt au bled ». Moi, je ne peux m'empêcher de répondre :

– Je gagne la paix. Je veux que vous me laissiez tranquille. Vous comprenez ? Je ne suis plus une enfant.

– Tu n'es qu'une enfant gâtée à qui il faut donner des coups de bâton pour qu'elle marche droit.

Je me lève du fauteuil marocain placé juste en face de celui de mon père et hurle, comme



la possédée de *L'exorciste*. Lorsque je suis en colère, ma voix se fait rauque et mes yeux deviennent globuleux.

– Essaie seulement de lever la main sur moi ! Foutez-moi la paix, tous les deux ! Oubliez-moi ! Enterrez-moi ! Vous pouvez me renier, me déshériter, je m'en tape ! Ras la casquette !

Je me demande s'ils comprennent la moitié de ce que je leur hurle aux oreilles. Ma mère me traite de folle et me demande de quoi je me plains. Mon père me regarde bouche bée et je m'étonne qu'il ne m'ait pas envoyé un projectile à la tête. Peut-être parce que des larmes coulent sur mon visage. Il ne m'a jamais vue pleurer. Je me plains de toi, ma mère, à qui je ne veux pas ressembler. Je me plains de toi, mon père, qui me fais détester les hommes. Jamais vous ne me demandez comment je vais, toujours des reproches ! Vous ne pensez qu'à vous, et au sacro-saint « qu'en-dira-t-on », qui compte tant à vos yeux ! Des parents dignes de

ce nom se demandent au moins une fois dans leur vie si leurs enfants sont heureux.

Je quitte la maison paternelle en claquant la porte de toutes mes forces, à défaut de pouvoir frapper quelqu'un. Tout est remonté à la surface, les brimades, les interdictions, l'absence d'affection... Dans la rue, tout est gris. J'ai froid au corps et au cœur. À hauteur de ma voiture, un passant me lance un : « Salut, poupée ! » Il reçoit pour toute réponse un : « Ta mère, Ducon ! » Il ne m'a rien fait, lui, mais il est au mauvais endroit au mauvais moment. Et puis je déteste qu'on m'appelle « poupée ». Comment pourrait-il s'imaginer, ce passant, que derrière mon apparence de poupée couvent des années de rage étouffée ? Dans la voiture, je me parle comme une folle : « Tu devrais apprendre à te maîtriser, ma vieille, ce passant aurait pu être violent ! Réfléchis avant d'insulter ! » Et ma visite aux parents se termine exactement comme je l'avais prédit à Aïcha, chez qui je cours me réfugier.

Aïcha habite une petite maison unifamiliale dans un quartier populaire – comprenez un quartier que les Belges de souche ont déserté depuis longtemps. Les personnes en mal d'exotisme aiment ces rues qui font penser à Marrakech ou Istanbul, d'autres les comparent au Bronx et en ont une peur panique. Aïcha y a acquis une maison qu'elle aurait payée le double dans un quartier plus chic. L'intérieur d'Aïcha est de style européen, mais les objets qui rappellent ses origines ne manquent pas : miroirs dans des cadres en bois ciselé, tableau représentant une calligraphie, petite table octogonale avec moucharabiehs, narguilé et lampe ornée de motifs peints au henné.

Aïcha m'accueille toujours de la même manière, avec un « Mets-toi à l'aise, j'arrive ! », puis disparaît dans la cuisine et revient quelques minutes plus tard avec de quoi boire et manger. Elle ne comprend pas la question : « Tu veux boire ou manger quelque chose ? » Elle ne conçoit pas l'accueil autrement. Offrir, elle tient cela de ses parents, qui

lui ont inculqué le sens de l'hospitalité. Elle n'oubliera jamais le jour où toute la famille a décidé d'aller rendre visite à un oncle sans prévenir et où sa cousine a ouvert la porte en demandant : « C'est pour quoi ? » Le père, choqué, avait traité la cousine d'Occidentale ! « Les amis et la famille ne doivent pas prendre rendez-vous pour te rendre visite, ils doivent toujours être les bienvenus ! »

– T'es en colère, Mimi, ça se voit ! Essaie juste de ne pas hurler, les enfants viennent de s'endormir.

– Et ton homme, il est là ?

– Non, il est en déplacement pour son boulot. Tu restes ici jusqu'à ce que tu te calmes.

Devant l'ampleur de ma colère, elle détourne mon attention sur ses propres névroses et nous nous mettons à remuer le passé, pour essayer de comprendre notre présent. Nous remontons jusqu'à l'enfance...

## « Emporte un souvenir »

Quelque part sur la côte méditerranéenne, Aïcha, dix ans, petite et frêle, de grands yeux bruns, les cheveux teints au henné, observe son père. Il fait les cent pas au milieu d'un tas de valises et semble préoccupé. En trois ans, elle l'a vu trois fois, toujours au mois de juillet. Trois ans durant, la famille a vécu de l'argent qu'il envoyait chaque mois. La mère, incapable de se débrouiller en dehors de la maison, a continué son travail de femme au foyer pendant que sa fille aînée jouait le rôle de l'homme de la famille : elle avait à peine quatre ans de plus qu'Aïcha, et a joué ce rôle entre onze et quatorze ans. Elle allait à la poste, à la banque, faisait les courses. Et quand elle se sentait dépassée, elle faisait appel au frère aîné de son père qui habitait tout près de là.

La maison natale d'Aïcha ressemble à ce qu'on appelle en Belgique une « maison ouvrière », une petite maison que son père a pratiquement construite de ses propres mains. Il

ne pourrait dire le nombre de sacs de ciment qu'il a transportés sur son dos. La maison se compose d'une pièce centrale sur laquelle donnent deux chambres ; un escalier mène au toit plat entouré d'un mur à mi-hauteur, qui sert de terrasse. Ce jour-là, la maison grouille de monde : il y a les tantes, les oncles, les cousins, les cousines, les voisins... et une tristesse dans l'air. Les tantes paternelles pleurent. Aïcha sait qu'elle part pour l'étranger, où le père travaille comme ouvrier depuis trois ans. Un ami de la famille les emmènera d'abord au village de la grand-mère maternelle, à trois cents kilomètres de là. Ils prendront ensuite l'avion à Tanger.

Aïcha ne verse pas une larme au moment de faire ses adieux à sa meilleure amie, qui sanglote dans les bras de sa grande sœur : elle ne réalise pas et pense qu'elle va revenir bientôt. Et puis les larmes, ce n'est pas pour elle, elle est petite et frêle mais forte dans sa tête. Plus petite que les filles de son âge, elle a comblé ce manque ou cette différence par un caractère bien trempé.

Aïcha et moi, nous avions la même apparence fragile et cette même force de caractère alors même que nous ne nous connaissions pas encore. Aïcha tirait parfois avantage de son apparente fragilité. À l'école, lorsque l'un des instituteurs la rencontrait au bas des escaliers de sa classe, il lui disait : « Tous ces escaliers à monter, pour des petites jambes comme les tiennes ! » Il la soulevait, telle un trophée, et escaladait les escaliers en courant. Il la déposait devant sa classe sur un : « Voilà, petite puce, t'es arrivée ! » Les plus grands regardaient la scène, médusés, l'instituteur étant considéré comme une brute épaisse capable de te casser un bras pour la simple raison que tu ne connaissais pas ta leçon.

Aïcha est installée dans la voiture quand une cousine l'interpelle : « Eh, Aïcha, tu n'as rien emporté comme souvenir ! » La petite fille sort de la voiture et ramasse une pierre... qui ne l'a plus jamais quittée. Dans la voiture, il y a son père, sa mère, sa grande sœur Fatima, quatorze

ans, son frère Karim, huit ans, son frère Ahmed, sept ans, et sa sœur Djamila, quatre ans. Les huit heures de voyage le long des montagnes du Rif sont pénibles, sous la chaleur accablante. Le mal de voiture et la peur qu'engendre ce chemin tortueux, entre les ravins et les montagnes, plongent dans un état second la plupart des membres de la famille.

« Regarde, c'est la plus malingre qui tient le coup ! » : Aïcha écoute la voix de son père qui converse avec l'homme au volant. Elle ferme les yeux et essaie de se souvenir de cette autre voix, celle qu'elle a écoutée pendant trois ans via une radiocassette. Le père, ne sachant ni lire ni écrire, avait trouvé ce moyen de communiquer avec les siens, restés au pays. La famille guettait le facteur porteur du précieux colis, un pli recommandé contenant un enregistrement. La maman rassemblait ses enfants et enclenchait la cassette. La voix disait : « Mes enfants, vous m'entendez ? J'espère que vous allez bien. Je vais bien, grâce à Dieu, mais vous me man-



quez... » Aïcha comprenait que son père devait se cacher, qu'il craignait la police parce qu'il n'avait pas ses papiers, qu'il espérait un jour les obtenir pour être enfin libre. Elle se demandait ce qu'il avait bien pu faire pour avoir si peur. Sa mère la rassurait. Le père n'était pas en prison mais dans un pays où il faisait froid et où le ciel était gris. Son père terminait toujours de la même manière son long monologue : « Cela fait presque une heure que je parle seul, comme un fou, à une machine qui ne me répond pas. »

La mère d'Aïcha invitait les tantes paternelles pour leur faire écouter la voix de leur petit frère. Elles pleuraient souvent. Elles riaient quand il improvisait des vers où il ironisait sur son sort – la fois où, par exemple, il avait pris ses jambes à son cou à la vue d'un facteur. Tout ce qui portait képi lui faisait peur. Aïcha ne comprenait pas toujours tout, mais trouvait les sons jolis, cela rimait toujours. La maman enregistrerait les enfants, qui avaient du mal à monologuer. Aïcha récite un jour, pour son père,

un long verset du Coran. Il lui répond qu'elle lui a fait un beau cadeau et qu'il est fier que sa fille ait une telle faculté de mémorisation.

Avant de quitter le Maroc, le père d'Aïcha travaillait sur un petit bateau de pêche sous les ordres d'un tyran qui passait son temps à insulter les pêcheurs, surtout ceux qui avaient le mal de mer. L'insulte qui le blessait particulièrement était celle qui touchait à ses propres parents, lui qui avait perdu sa mère à l'âge de quatorze ans et se souvenait à peine de son père. Il aurait pu se défendre, étant parmi les plus costauds, mais il ne pouvait risquer de perdre son gagne-pain. Ce patron tyran poussait la cruauté jusqu'à répéter chaque jour à ses hommes qu'ils n'auraient jamais de vie meilleure. « Travaillez, bande d'abrutis ! Fils de bâtards ! En face de vous, c'est l'Europe : je vous jure qu'aucun de vous n'y mettra jamais les pieds. Vous mourrez sous mes ordres ! Remerciez-moi de vous permettre de manger à votre faim ! »

Malgré le maigre salaire, quand la pêche était bonne, c'était la fête à la maison : le père réunissait sa femme et ses enfants sur la terrasse, allumait la radio et faisait griller des sardines sur du charbon de bois pendant que la mère préparait du thé à la menthe. Il s'amusait à dédicacer les chansons qui passaient : « La première chanson est pour toi, Aïcha. Tu vois, le hasard fait bien les choses, elle s'intitule 'Ne pleure pas petite fille'. La suivante sera pour ta grande sœur... » Quand la mer était mauvaise, les femmes et les mères des pêcheurs veillaient toute la nuit. À l'aube, elles montaient sur la falaise et attendaient l'apparition au loin d'un bateau. Le père d'Aïcha priait tous les jours pour que Dieu lui permette de quitter ce pays pour une vie meilleure. Son propre père était mort noyé. La mer ne lui inspirait rien de bon, mais ce village maritime n'offrait pas d'autre ressource.

Dans la voiture qui les emmène au loin, la petite fille se demande pourquoi un tel voyage, vers un pays qui a l'air si triste.

Avant le grand départ, on fait halte chez la grand-mère. Elle habite Ksar Sghir, un village situé sur le littoral méditerranéen, entre Ceuta et Tanger. Un paradis pour les enfants. La mer, les arbres, les vergers, les animaux, les sources... Ce village est un havre de paix où les habitants des villes voisines aiment passer le dimanche.

La grand-mère habite une modeste demeure, composée de quatre pièces autour d'une cour intérieure. Au milieu du patio trône un figuier. Aïcha arrive sur la pointe des pieds et surprend la vieille femme allongée au pied du figuier, l'oreille collée à la petite radio au rythme de laquelle elle chantonne.

« Dieu tout-puissant ! D'où sortez-vous ? » C'est ainsi que la grand-mère a l'habitude de les accueillir en riant. Comme si arriver jusque chez elle relevait d'un exploit. Aïcha se souvient encore des mots de la vieille femme, qu'elle retient comme un précieux enseignement. Un jour, on lui dit qu'elle ne devrait pas boire trop de café car cela rend nerveux. « C'est

l'homme qui énerve, seul l'homme peut énerver un autre homme », telle sera sa réponse. Elle ne connaît pourtant pas *l'enfer, c'est les autres* de Sartre. Une autre fois, l'un de ses petits-fils, désespéré de vivre dans un pays qui ne lui offre aucune perspective, lui parle de son intention de traverser à la barque le détroit de Gibraltar : « Vas-y, lui répond-elle, il y a encore un poisson qui n'a pas assez mangé. Et comme tu es un peu gras, il va se régaler ! »

Le temps passé chez la grand-mère semble toujours trop court. Mais il faut faire ses adieux à cette petite femme aux mille rides et au regard malicieux – c'est ainsi qu'Aïcha a l'habitude de la décrire. Cette femme sereine, drôle et pleine de sagesse, symbolise la vieillesse heureuse.

Cette fois, dans la voiture qui les emmène à l'aéroport, Aïcha ne peut retenir ses larmes quand elle voit s'éloigner peu à peu la silhouette de sa grand-mère. La vieille femme court derrière la voiture en faisant des signes d'adieu. Elle est accompagnée de sa fidèle

Choukha, une chienne blessée qu'elle a recueillie et soignée, au grand étonnement des villageois pour qui les chiens ne méritent pas tant de soins. Choukha, laissant derrière elle la grand-mère, suit la voiture pendant plusieurs kilomètres avant de retourner vers sa protectrice. C'est ainsi qu'Aïcha voit disparaître son enfance. Aujourd'hui encore, pour Aïcha, le mot « grand-mère » évoque l'huile d'olive dégustée sur du pain cuit au four traditionnel, l'odeur du thé à la menthe, le chant des grillons, la sieste à l'ombre du figuier.